

UN

Montréal, 29 septembre 2000

Vérifier d'abord la marque du véhicule et adapter les prix en conséquence: ce sera trente dollars pour une Honda Civic, quarante pour une Acura, cinquante pour une Lexus. S'assurer ensuite que le client est seul dans son automobile. As-tu envie de te retrouver dans un terrain vague entouré d'une demi-douzaine de jeunes mâles qui veulent prouver leur virilité en t'assénant de grands coups de pieds dans les côtes, Anthony? C'est déjà arrivé à Mick, qui l'a initié au métier. «Avant de monter dans une Dodge Caravan, lui avait-il dit, assure-toi que le client est au moins quadragénaire. Si les vitres sont teintées, n'y pense même pas. Il faut être fêlé pour avoir des vitres teintées, non?»

Le prochain client ne lui causera pas de problème, se rassure Anthony: il reconnaît le chauffeur de la Lexus anthracite aussitôt qu'il abaisse sa vitre. André – c'est du moins ainsi qu'il se fait appeler – est un habitué du vendredi soir, un brave père de

famille qui a besoin de sa dose de sexe avant de rentrer à la maison.

Anthony monte dans la voiture et entreprend immédiatement de le caresser à travers son pantalon. C'est un autre truc que Mick lui a enseigné: «Tout ce que tu fais *avant* est autant de gagné pour *après*. Ce n'est pas une dépense, *man*, c'est un *investissement*.»

Le client avait sans doute commencé à fantasmer sur ce moment dès le début de la journée et peut-être même depuis le début de la semaine: sa queue était dure avant même qu'Anthony y mette la main et il pouvait en voir la forme sous le pantalon. C'est tout juste si elle ne se frayait pas un chemin toute seule à travers la braguette.

André est un client en or: il paie ses cinquante dollars sans rechigner et ajoute parfois un pourboire à la fin de l'opération, en plus de fournir lui-même le condom. Pas besoin non plus de lui parler, de lui dire qu'on l'aime et d'autres niaiseries du genre. Il aime le silence, comme la plupart des hommes mariés. Peut-être que ça les aide à imaginer qu'ils ne font pas vraiment ce qu'ils font. Ils peuvent ensuite retourner plus facilement à leur vie normale, comme on quitte le monde des rêves chaque matin pour revenir à la réalité. Est-on responsable de ses rêves?

Anthony doit à son sens de l'observation le peu qu'il sait à propos d'André: quelle que soit la température, son client porte toujours un veston léger et soyeux, avec une pochette assortie, ce genre de foulard de soie dont se servent les magiciens. Les vêtements de luxe dénotent son appartenance à un monde où règnent les apparences. Il pourrait être avocat, ou même juge.

Ce n'est pas par manque de temps ni par souci d'économie qu'André demande à ce qu'on procède dans son automobile: il aurait les moyens de payer une nuit à l'hôtel et peut-être d'acheter l'hôtel au complet si l'envie lui en venait. Il est plutôt excité par le son du moteur, comme tant d'autres clients. Certains offrent une prime substantielle pour une fellation sur l'autoroute tandis qu'ils conduisent à cent à l'heure. Anthony a toujours refusé. Je veux bien astiquer votre lampe magique, mais pour un suicide, adressez-vous ailleurs. Pas question non plus d'une relation anale. Si ce que je vous offre ne vous suffit pas, adressez-vous à mes concurrents.

André se dirige lentement vers la rue Notre-Dame et s'arrête dans le stationnement d'un entrepôt. C'est Mick qui a recommandé l'endroit à Anthony: le coin est désert, il n'y a aucun danger d'être dérangé par un gardien de sécurité ou un policier qui vous braque une lampe de poche dans les yeux, personne non plus ne viendra proposer un *gang bang* sur la banquette arrière, et ce n'est ni trop loin, ni trop proche du Village: on peut y revenir à pied en cas de pépin.

André enlève sa ceinture de sécurité, abaisse le dossier de son siège et pousse un long soupir gourmand tandis qu'Anthony lui descend le pantalon jusqu'aux cuisses. Il le caresse encore un peu à travers le slip – ça compte en double –, puis enlève enfin le sous-vêtement et libère le pénis qui se dresse au garde-à-vous, comme un brave soldat.

Anthony s'active avec les doigts, puis il enfile le condom avant de passer à l'étape suivante.

Mick lui a recommandé de penser à autre chose pendant ce temps-là, mais Anthony n'est pas de cet avis. À quoi bon faire semblant d'être ailleurs? Les images finissent toujours par vous rattraper, *anyway*. Et puis le client paie cinquante

dollars pour dix minutes de soins particuliers, ce qui équivaut à trois cents dollars l'heure. Il faudrait garnir des sandwiches pendant toute une semaine chez Subway pour gagner autant d'argent, et encore faudrait-il payer de l'impôt. Autant s'appliquer à la tâche et se mettre dans la peau du client. En devant ses désirs avant même qu'il les exprime, on gagne du temps de toute façon. Si Mick sent le besoin de penser à autre chose et de répéter dix fois plutôt qu'une qu'il n'est pas gay, c'est son affaire. S'il se précipite ensuite chez son dealer pour sniffer deux lignes de coke avant de fumer tout ce qui lui tombe sous la main, c'est aussi son affaire.

Anthony a déjà essayé la coke, mais il n'a pas aimé l'effet. Si ça permettait d'oublier, il comprendrait, mais pourquoi payer si cher pour obtenir l'effet contraire, surtout s'il faut se taper ensuite un autre client pour rembourser le dealer? Il ne crache pas sur un joint de temps en temps pour se mettre la tête en vacances – et puis c'est bon pour les abdominaux de rire un peu –, mais c'est tout. Pas d'alcool non plus. Pas une goutte. Trop de mauvais souvenirs.

Mick est du genre à se défoncer, du genre aussi à se moquer de ses clients aussitôt qu'ils ont le dos tourné, comme s'il voulait se venger. Anthony aurait plutôt tendance à les prendre en pitié: ils sont là, la queue dressée, prêts à payer n'importe quoi pour qu'on vide les soutes de leur sous-marin, fais-moi ceci, fais-moi cela, ah oui, encore, encore, plus vite, plus fort, moins fort, et ça grogne, ça râle, ça couine comme un cochon qui va se faire égorger... Tout ça pour se vider de quelques centilitres de sperme avant de rentrer dans leur maison de banlieue, où ils enfileront quelques verres de scotch pour évacuer leur culpabilité. Peut-être que le sexe n'est qu'un prétexte, au fond, et que ce qu'ils aiment, c'est la culpabilité. Ou le scotch.

Certains clients veulent le payer pour lui faire une fellation. Anthony refuse ce genre de proposition : comme ça ne l'excite pas vraiment, ça lui prend une éternité avant d'aboutir. Il y a un soulagement au terme de l'opération, c'est vrai, mais pourquoi se donner tant de mal alors qu'il peut y arriver seul ?

À ce qu'il paraît, les moines tibétains s'entraînent à extirper les désirs au moment même où ils apparaissent dans leur cerveau. Anthony réussit encore mieux : il profite de son érection matinale pour régler la question avant même de se réveiller pour de bon. Ça lui libère l'esprit pour le reste de la journée et ça lui sert d'assurance-humiliation : ce n'est pas lui qu'on verra supplier qui que ce soit de lui faire quoi que ce soit, ni geindre ni gémir de façon ridicule, ni prononcer des insanités pour s'exciter et encore moins pleurer comme un enfant, comme André en a l'habitude.

André n'en est pas là pour le moment. Il ronronne plutôt de bonheur et ses gémissements indiquent qu'il est temps d'augmenter la cadence. Un peu de concentration, Anthony, ce sera bientôt la charge de la cavalerie, attention c'est parti...

André se tend, les muscles de ses cuisses durcissent, il étouffe un cri, puis son pénis ramollit... voilà, ça y est, c'est fini. Il ne reste plus qu'à le laisser se détendre avant d'enlever le condom.

André ne pleure pas, cette fois, et il n'est pas aussi pressé que d'habitude de remonter son pantalon. Il reste là, immobile, étendu sur le dos, la tête tournée vers la vitre. Pourquoi ne redresse-t-il pas son dossier ? Et comment se fait-il que son ventre ne se gonfle plus ? Se serait-il endormi ? Mais s'il dormait, ne l'entendrait-on pas respirer ? Anthony saisit le menton de son client, tourne sa tête vers lui : ses yeux sont

révulsés, un sourire crispé est figé sur ses lèvres. *Shit!* Anthony essaie de lui faire un massage comme il en a vu la démonstration à la télévision, la main gauche ouverte sur le cœur, le poing droit qui donne des coups de pompe, une fois, deux fois, trois fois... Il lui pince le nez, lui ouvre la bouche, souffle de l'air, une fois, deux fois, trois fois... Il est mort, bel et bien mort.

Faut-il appeler la police, une ambulance? À quoi bon? Ils ne peuvent tout de même pas le ressusciter.

Appeler Mick sur son cellulaire? Que pourrait-il dire d'autre que *fous le camp de là, man, fous le camp au plus sacrant! Décrisse, hostie, décrisse!*

Attends un peu, Anthony, attends un peu, prends le temps de penser à ce qui risque de se produire si tu te sauves. Les policiers vont retrouver le corps, un jour ou l'autre. Ils imagineront peut-être que le chauffeur a eu un malaise cardiaque et qu'il a eu le temps de s'arrêter dans ce stationnement, mais peut-être aussi qu'ils établiront un lien avec le village gay, surtout s'il a les culottes baissées. Peut-être qu'ils vont relever les empreintes sur le tableau de bord...

Pense vite, Anthony: qu'as-tu touché, à part André? Les sièges en cuir, la poignée, le volant... Les essuyer avec un Kleenex? Non, utilise plutôt le foulard de soie qui jaillit de la poche du veston, il semble avoir été prévu pour ça, on dirait qu'il dit *allez, prends-moi, il y en a tout plein qui vont suivre, comme dans les spectacles de magie.*

Anthony saisit le foulard et frotte le rebord du siège en cuir, le tableau de bord, le volant, puis le glisse dans sa poche – il faudra aussi essuyer la poignée, en sortant.

Il regarde André, toujours à moitié nu. Il ne va tout de même pas le laisser comme ça. Il enlève le condom et l'enfouit

dans un Kleenex, qu'il glisse au fond de sa poche, puis il remonte le slip, remonte le pantalon, rattache la ceinture.

Il reprend ensuite le foulard, qu'il utilise pour saisir la poignée sans laisser de traces. *Décrisse au plus sacrant!* lui crie une voix qui ressemble à celle de Mick, mais Anthony décide de ne pas l'écouter et de regarder plutôt autour de lui. *Ne pas courir, surtout, ne pas courir,* reprend une voix plus calme et plus grave, ce genre de voix qu'on entend dans les films, lorsque le vieux mage confie un secret au jeune héros ou que le roi tend une épée magique à son fils. *Il n'y a personne aux alentours, pourquoi ne profiterais-tu pas de la situation? Le portefeuille d'André est là, dans la poche intérieure de son veston. Son argent ne lui servira plus à rien, maintenant...*

Il retire le portefeuille de la poche, l'ouvre. Cent vingt dollars... Ce n'est pas trop cher payé pour ce qu'il vient de vivre. Il glisse les billets dans la poche de son jean, essuie le portefeuille avant de le remettre à sa place et s'apprête une fois de plus à ouvrir la portière quand il remarque une mallette posée sur le sol, entre la banquette arrière et le siège du conducteur. Il regarde encore une fois autour de lui : personne. Il prend la mallette, l'ouvre. Des liasses de billets, attachés avec des élastiques. Des billets de cent. Un magot comme on en voit dans les films, quand les voleurs ont dévalisé une banque ou qu'ils ont réalisé un *deal* de drogue. *Décrisse, Anthony! Prends l'argent et décrisse!*

Il ouvre la portière, la referme sans bruit, essuie la poignée avec le foulard et marche tranquillement dans la rue Notre-Dame, totalement déserte. Il remonte ensuite Papineau, tout aussi déserte. *Ne pas courir. Surtout ne pas courir.* Ce n'est plus la voix de Mick qu'il entend, et encore moins celle de l'enchanteur Merlin, mais celle de sa mère. *La dernière chose à faire quand tu t'enfuis, c'est courir : tout le monde saura d'où tu*

viens et où tu vas. Marche comme le dernier des nobody qui prend le métro pour aller au bureau, un lundi matin. Ne regarde pas non plus dans les airs, comme un imbécile de touriste. Regarde le sol devant toi, juste ce qu'il faut pour ne pas marcher dans la merde.

Encore deux coins de rue et il sera chez lui. Et dans deux heures, tout au plus, il aura disparu.